

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

**Band:** 56 (2006)

**Heft:** 1: Verkehrsgeschichte = Histoire des transports

**Buchbesprechung:** Karl Marx ou l'esprit du monde [Jacques Attali]

**Autor:** Jeanneret, Pierre

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 19.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

rassistisch gewesen sei, zu korrigieren. Das zeigt das schon vor 1914 in Eritrea praktizierte Apartheidregime (S. 157) Im Krieg hatte dann nicht nur die Generalität kein Problem mit vorsätzlich genozidalen Aktionen, auch die «ordinary men» (Christopher R. Brown) wie die gewöhnlichen Soldaten und wie viele einfache Kolonialisten hatten kein Problem, im Rahmen des Kriegs verbrecherisch zu handeln. Auch hier findet sich kriminelle Spur durch die Geschichte: Libyen-Veteranen waren Kämpfer in Abessinien, Abessinien-Veteranen dann wieder Kämpfer in Montenegro und im Kosovo. General Biroli ermahnte die Soldaten, es sei recht, wenn sie zu Hause brave Familienväter seien, hier aber, da «könnnt ihr gar nicht genug Räuber, Mörder und Vergewaltiger sein» (S. 155).

Bemerkenswert ist, dass erst nach Jahrzehnten eine schonungslose Thematisierung dieser Vorgänge möglich wurde. 1947 hätten die italienischen Kriegsverbrechen analog zum Nürnberger Verfahren abgeurteilt werden sollen. Die internationale Staatenwelt blickte aber – nach dem Wegschauen von 1935 – ein zweites Mal weg, die junge italienische Republik sollte geschont werden. In den aufgeschlossenen und auch an einer ernsthaften Vergangenheitsverarbeitung interessierten 1960er Jahren gab es in Italien (wie in der Schweiz) erste Versuche, gegen die kollektive Selbstabsolution anzutreten. Doch erst die günstige Konstellation um 1995 gestatte (wie in der Schweiz) einen offenen Blick in unerfreuliche Vergangenheit. Aram Mattioli solide recherchierte und sorgfältig durchkomponierte Arbeit vermittelt nicht nur dem deutschsprachigen Publikum wichtige Erkenntnisse. Sie sollte deshalb schon bald auch in einer italienischen Version erscheinen.

*Georg Kreis, Basel*

Jacques Attali: **Karl Marx ou l'esprit du monde.** Paris, Fayard, 2005, 539 p.

Peu d'écrits ont connu une diffusion plus universelle et suscité plus d'exégèses que les œuvres de Karl Marx. On était donc en droit de s'interroger: qu'allait apporter de nouveau l'étude de Jacques Attali? Assurée d'un lancement très médiatisé, à l'aune de la personnalité de l'auteur, l'entreprise de ce polygraphe brillant mais parfois superficiel pouvait légitimement susciter quelques doutes. Dans la limite de ses ambitions (car il s'agit clairement d'un ouvrage destiné au grand public éclairé plutôt qu'aux spécialistes), le résultat, malgré ses défauts, est probant. Attali fait là un travail utile, servi par une plume moderne, précise, incisive, souvent élégante. L'auteur admet avec franchise sa connaissance tardive de l'œuvre de Marx, qui ne cesse désormais de l'interpeller par «la précision de sa pensée, la force de sa dialectique, la clarté de ses analyses, la féroce de ses critiques, l'humour de ses traits, la clarté de ses concepts» (p. 14). Sur le dernier point, on peut émettre quelques réserves ...

Publiée dans une collection biographique qui a ses traditions et ses lettres de noblesse, le livre, de construction très classique, suit chronologiquement la vie de Marx. L'homme et sa famille, qui compta tant pour lui, n'y disparaissent pas derrière sa pensée. Vu ses propres origines qui le prédisposaient à se pencher sur cette problématique, on lira avec intérêt les pages subtiles que consacre Attali aux rapports complexes de Karl Marx avec le judaïsme. Ambiguë déjà, la conversion plus ou moins forcée du père – mais au luthérianisme, et non au catholicisme très majoritaire à Trèves – pour des raisons professionnelles. Si l'athéisme amène tout naturellement à l'antijudaïsme de Marx, c'est le concept de haine de soi (liée à l'image traditionnelle du Juif usurier) qui peut expliquer des formulations que, chez un autre que Marx, on qualifierait d'antisémites: «Quel est le culte profane du Juif?

Le commerce. Quel est son dieu profane? L'argent. [...] La nationalité chimérique du Juif est la nationalité du commerçant, de l'homme d'argent.» Mais la seconde clef de ces propos réside dans un autre rapport ambigu, bien cerné par Attali, celui qu'entretenait Marx avec l'argent: fascination et répulsion. Refusant le travail salarié (au prix de la santé et même de la vie de ses jeunes enfants subissant les années de misère londoniennes), répugnant àachever un manuscrit et à s'en séparer pour publication, Marx a vécu dans sa chair la théorie du «désaisissement», de l'«aliénation» qui prive le producteur du fruit de son travail. Cette interaction qu'éclaire l'auteur entre la doctrine et la vie personnelle de Marx (avec l'omniprésence de la maladie, notamment le poids de la tuberculose, et la succession de drames familiaux) constitue certainement l'un des points forts du livre. On y trouvera aussi un certain nombre de portraits qui, pour n'être pas vraiment novateurs, n'en constituent pas moins le réseau familial, d'influences et social indispensable à la compréhension de Marx: celui du père, admirateur de la France émancipatrice en laquelle son fils Karl verra, jusqu'au coup d'Etat du 2 Décembre 1851, la nation révolutionnaire par excellence; celui de l'aristocratique épouse Jenny von Westphalen, devenue matérialiste athée convaincue, admirable compagne d'idées, de combats et de misère; ceux des filles Jennychen, Eleanor et Laura, aux destins tragiques; ceux encore de Wilhelm Liebknecht, Charles Longuet ou Ferdinand Lassalle. Car Attali a soigneusement replacé – comme il sied à une biographie moderne – Karl Marx dans son contexte politique (en particulier celui des débats et crises qui déchirèrent l'Internationale comme tout le mouvement ouvrier), social, économique, culturel. Cette mise en contexte procède hélas trop souvent par simple juxtaposition peu pertinente d'éléments sans lien explicite. Ainsi (exemple caricatural) le lecteur apprend qu'«à l'époque où Auguste Renoir peint *Le Moulin de la Galette*, Guesde se retrouve devant les tribunaux pour avoir proposé l'appropriation collective du sol et des instruments de travail» (p. 395). Outre ces rapprochements futiles, quelques erreurs grossières auraient pu être corrigées: c'est la Spree et non la Speer (le ministre du III<sup>e</sup> Reich?) qui coule à Berlin, etc. Il est regrettable aussi que l'orthographe des termes allemands n'ait pas été mieux contrôlée. Enfin certaines formulations et raccourcis historiques (à propos de l'unité italienne ou des événements de 1905 en Russie) laissent songeur. Il s'agit là de péchés relativement véniels. Très pertinemment en revanche, Attali met l'accent sur les découvertes scientifiques et leurs applications technologiques, qui enthousiasmaient Marx: bateau à vapeur, photographie, moissonneuse mécanique et surtout les usages révolutionnaires (dans les deux sens du terme) de l'électricité, qui le fascinait. Autant de progrès emblématiques d'un XIX<sup>e</sup> siècle dans lequel Marx s'inscrit pleinement, à l'instar d'un Victor Hugo ou d'un Jules Verne. Mais surtout – et là est sa modernité – il voyait en ces mutations du monde des éléments autrement plus révolutionnaires que les mouvements politiques prudhonien ou blanquiste.

Nous entrons ainsi de plain-pied dans la pensée de Marx qui est, comme on pouvait heureusement s'y attendre, au cœur de l'ouvrage. De manière peut-être moins paradoxale qu'il n'y paraît (dans un livre destiné à un large public), l'économiste Attali accorde davantage de place aux aspects politico-philosophiques de l'œuvre et du combat de Marx qu'à sa théorie économique. Il est vrai que l'analyse de la notion de valeur ainsi que le fameux concept de «plus-value» (*Mehrwert*) constituent la partie la plus ardue de la doctrine, desservie dans *Le Capital* par une forme peu élégante, voire abstruse et souvent indigeste, à laquelle Attali oppose la

concision et la clarté des pamphlets, brochures et écrits journalistiques trop oubliés aujourd’hui. Ainsi ces pages de septembre 1870, d’une remarquable lucidité, où Marx prévoit que la «spoliation territoriale» (l’Alsace-Lorraine) de la France par la Prusse bismarckienne provoquera inéluctablement l’alliance franco-russe et «le déclenchement d’une confrontation planétaire».

Jacques Attali s’est appliqué à mettre en évidence les éléments essentiels de la pensée de Marx et les interprétations qu’elle induit. Le principal apport du penseur allemand fut de décrire (en visionnaire) la «mondialisation» qui n’allait cesser de se renforcer, «l’industrie universelle», le «marché mondial», le «caractère cosmopolite» de la production matérielle et intellectuelle, comme celui de la consommation. Mondialisation de l’économie favorisée par les progrès technologiques évoqués plus haut. Mondialisation potentiellement révolutionnaire puisque poussant à l’extrême, et au niveau universel, l’antagonisme des classes. Mondialisation souhaitée donc par Marx qui, selon Attali, se distancerait clairement aujourd’hui du courant altermondialiste. Sur ce point comme sur d’autres, l’auteur ne craint pas d’inscrire son étude au cœur des débats de notre temps les plus sujets à la polémique.

Le deuxième point fondamental concerne le capitalisme (en soi élément de progrès) comme passage obligé vers le communisme. La nécessité historique du socialisme interdit donc de brûler cette étape. La pensée de Marx connaîtira cependant un revirement, suite à la fois à l’écrasement de la Commune de 1871 et du mouvement ouvrier dans toute l’Europe occidentale, et de l’évolution du socialisme anglais vers le travaillisme réformiste. Il se rapprochera alors des révolutionnaires russes et estimera que la Russie partiellement industrielle mais restée essentiellement rurale (celle des *mir* ou collectivités paysannes) pourrait constituer une exception et sauter l’étape du passage par le capitalisme. On mesure les enjeux de cette problématique, notamment dans les débats ultérieurs entre ménéviks et bolchéviks.

Autre ambiguïté à propos des formes de la conquête du pouvoir, de la nécessité ou non de la violence révolutionnaire. Ancien porte-parole du président Mitterrand, s’inscrivant dans la filiation social-démocrate de Léon Blum, Attali insiste, textes à l’appui, sur le refus par Marx de la révolution violente en démocratie. Celle-ci reste cependant inévitable face aux régimes répressifs, et Marx la légitime lors de la Commune de Paris. Son échec même, dans un bain de sang, aura démontré à la fois la nécessité de l’alliance entre la classe ouvrière et la paysannerie (cette paysannerie que Louis-Napoléon Bonaparte avait su séduire), et celle de la «dictature du prolétariat»: mais, sur le caractère provisoire ou non, révocable ou non de cette dernière par le vote populaire, la pensée de Marx se prête aux interprétations les plus divergentes. L’intérêt du livre d’Attali réside précisément dans le refus des réponses univoques aux questions posées par le «marxisme», et dans la mise en exergue du caractère paradoxal d’une pensée toujours en mouvement.

Le septième et dernier chapitre de l’ouvrage est sans doute le plus personnel et le plus engagé, donc le plus contestable aussi sur certains points. Jacques Attali y dénonce le dévoiement de la pensée foisonnante de Marx en un dogme rigide qui réduit par exemple, au nom d’un déterminisme mécanique, les créations artistiques à une simple «superstructure», assertion démentie par les textes originaux. Il décrit avec force détails (utiles ici) les luttes de pouvoir autour de la captation des manuscrits inédits de Marx, prélude à son appropriation par les différentes tendances du mouvement socialo-communiste. Quatre responsables principaux, selon lui,

«caricatureront sa théorie». Friedrich Engels se posera, à la mort du maître, en égal de ce dernier (jusqu'à produire la figure officielle d'un Marx-Engels). Surtout il entamera, avec l'*Anti-Dühring*, le processus de réduction du marxisme à un catéchisme simpliste. On peut néanmoins se demander si l'ouvrage rend pleine justice à l'apport décisif de ce patron communiste dans la prise de connaissance par Marx des conditions de production et de travail dans l'industrie anglaise, ou encore à l'intérêt des écrits militaires du «Général» (des républicains de 1848), dans lesquels Attali semble voir une simple marotte inoffensive: ils inspireront Trotski, Mao, voire Giap. Après les simplifications opérées par Kautsky, «le Pape du marxisme», Lénine substituera à la dictature du prolétariat celle d'un parti, prêtera à Marx une apologie de la violence révolutionnaire («l'insurrection est un art») et défendra une conception autoritaire de la dictature du prolétariat, dont s'inquiétera Rosa Luxemburg. «Nul ne se réfère plus guère aux textes originaux, ensevelis sous des couches successives de mensonges et de travestissements» (p. 497). Sous Staline, qui s'érigera en génial continuateur de la «pensée Marx-Engels-Lénine», l'œuvre de Marx sera réduite à un catéchisme, son auteur statufié, figé dans l'iconolâtrie. Plus gravement pour la mémoire de Marx, sa doctrine servira de fondement et de justification aux pires abominations stalinienennes, maoïstes ou khmères rouges. Si ces faits sont connus, il fallait cependant les rappeler.

Jacques Attali nous invite donc à revenir non à un improbable «vrai» Marx, mais à son œuvre vivante, avec ses ambiguïtés et ses contradictions. Sans doute vieillie sur certains points (l'opposition absolue de deux classes aux contours rigoureusement définis, la bourgeoisie et le prolétariat, dans les pays avancés), sans doute démentie sur d'autres par l'histoire (l'imminence, toujours différée, de la révolution communiste), la pensée de Marx constitue encore un outil de compréhension de notre époque en plein processus de mondialisation, qu'Attali évoque avec force à la fin de son livre: «Nous assistons à l'explosion du capitalisme, au bouleversement des sociétés traditionnelles, à la montée de l'individualisme, à la paupérisation absolue d'un tiers du monde, à la concentration du capital, aux délocalisations, à la marchandisation, à l'essor de la précarité, au fétichisme des marchandises [...] Tout cela, Marx l'avait prévu» (p. 502). Son œuvre conserve donc, comme le démontre l'auteur, une singulière actualité.

*Pierre Jeanneret, Grandvaux*

Marc Abélès: **Les nouveaux riches. Un ethnologue dans la Silicon Valley.** Paris, Editions Odile Jacob, 2002, 278 p.

Dans cet ouvrage, Marc Abélès propose au lecteur le fruit d'un travail de terrain de plusieurs mois dans l'univers de la nouvelle économie de la «Silicon Valley». Si cette région californienne évoque la richesse et la prospérité des dirigeants de grandes firmes ou de «start-up», elle fut également longtemps considérée dans l'opinion américaine comme «la vallée des radins». En effet, alors que les compagnies déclaraient de confortables bénéfices, leurs responsables semblaient peu disposés à redistribuer une partie des profits dans des actions caritatives. Pourtant, à la fin des années 1990, un changement s'amorce et un intérêt nouveau pour les initiatives philanthropiques émerge chez les jeunes capitalistes de la vallée. Comment expliquer les nombreuses fondations philanthropiques créées ces dernières années dans cet univers qui semble guidé par l'individualisme et le profit? L'auteur s'interroge sur les facteurs de ce changement en centrant son analyse sur le rôle du don dans la société américaine, s'inscrivant ainsi dans la continuité des